



Chapitre 1



L'avocate m'explique à nouveau ce qui va se passer :

« Cette porte s'ouvrira. Un policier viendra te chercher et te fera entrer dans la salle d'audience du tribunal. Je t'accompagnerai. Tu avanceras jusqu'à la barre des témoins et le juge t'interrogera. Ça ira, Vincent ? »

Maitre Cenders est une femme au regard très doux ; quarante ans peut-être, avec des cheveux dont la couleur, blond doré tranche sur le noir sévère de sa robe d'avocate. J'ai confiance en elle. Elle a compris combien ce moment est difficile pour moi. Je lève les yeux et je réponds :
« Oui... »

L'accusé est de l'autre côté du mur et je sais que ma parole le conduira en prison pendant de longues années. Dix, douze, quinze, peut-être. Douze ans ! C'est exactement mon âge, toute la durée de ma vie. L'idée qu'on peut enfermer cet homme derrière des barreaux pendant une durée si longue me tire des frissons. Mais je dirai la vérité, parce que je suis le seul à la connaître. Me taire signifierait que je suis complice, que j'accepte que la cour d'assise le remette en liberté et que son crime reste impuni.

« Il te suffira de répondre au juge et de dire la vérité. N'aie aucune crainte, je serai près de toi. Tout se passera bien. »

L'avocate pose sa main sur mon épaule pour me rassurer, mais je n'ai pas peur. Je me sens même très calme. Pour la millionième fois, je me pose la question : « Es-tu sûr que l'homme qui est en ce moment sur le banc des accusés est bien celui que tu as vu s'acharner sur le corps du pompier ? » La réponse est toujours la même : « oui ».

Je n'ai aucun doute, c'est bien lui. Je n'oublierai jamais le visage de cette brute.

C'était en avril, un samedi après-midi de l'année dernière. Ce jour-là, un match de foot important devait avoir lieu au stade qui se trouve dans notre quartier. Chaque équipe avait des supporters et on avait pris des précautions : la police stationnait derrière la mairie. Le maire avait annoncé que, pour éviter toute provocation, on ne verrait le bleu des uniformes que s'il y avait des incidents.

Notre maison est située dans une rue très calme, à mi-chemin entre le stade et la gare du RER. De grands arbres poussent dans le jardin. Il y a quelques années, je me prenais pour Tarzan et, avec l'aide de papa, je me suis construit une cabane dans un gros poirier. L'an dernier, j'étais en sixième. Je ne me prenais plus pour Tarzan, mais j'aimais encore passer des heures dans cette cachette à laquelle on ne pouvait accéder qu'à l'aide d'une échelle de corde. De là, j'entendais distinctement les clameurs des supporters enthousiastes ou bien déçus selon les actions qui

se déroulaient sur le terrain. Je pouvais presque suivre le match comme si j'étais dans les gradins.

Je ne suis pas spécialement amateur de foot et je n'aurais pas demandé à mes parents d'aller au stade, mais j'étais intéressé par l'évènement. Parfois, une voiture passait dans la rue et le bruit de son moteur dominait tout. J'attendais qu'elle ait tourné le coin de la rue pour tendre à nouveau l'oreille.

Ce jour-là, le match s'est interrompu moins d'une heure après le début. J'ai entendu des cris. Mon père est sorti précipitamment de la maison et il a fermé le portail à clé.

« Qu'est-ce que qui se passe ? » lui ai-je demandé ?

« J'étais au téléphone avec monsieur Landry, tu sais, le comptable qui habite en face du stade. Il m'a dit que ça tournait mal, là-bas. Il y a des bagarres. Je me méfie. Ici, tu ne risques rien mais, surtout, ne sors pas dans la rue. On ne sait jamais. – Des bagarres... Mais pourquoi ?

– Parce qu'ils ne sont pas des mêmes quartiers et qu'ils ne soutiennent pas la même équipe. Tu

sais, c'est souvent comme ça, un match de foot : il y en a cent qui viennent pour voir et six pour mettre le bazar ! »

Il est rentré dans la maison.

Je me suis assis sur le plancher de ma cabane, invisible parmi les branches, retiré du monde comme Robinson Crusoé sur son île. J'ai repris le livre que j'avais posé sur la planche qui me servait d'étagère et j'ai replongé dans l'histoire, oubliant tout, le foot, le match, interrompu et les cris qui me parvenaient par intermittence.

La ville semblait avoir retrouvé son calme.

Puis, vers six heures, il y a eu de nouveaux cris. Des sirènes de police et de pompier se sont mises à hurler et j'ai entendu des détonations. Une odeur piquante est parvenue jusque chez nous et j'ai compris que les CRS envoyaient des grenades lacrymogènes. Les bagarres n'étaient donc pas terminées.

J'ai jeté un coup d'œil par la fenêtre de la cabane. Il ne se passait rien dans ma rue. Mais,

un peu plus loin, au carrefour, un passant a lancé
à un automobiliste :
« Pas par-là, y a du grabuge ! Parait même qu'il y
a des blessés. »



La voiture a fait demi-tour et le piéton a
disparu. Je suis resté accoudé à ma fenêtre,

stupéfait que des affrontements semblables à ceux qu'on voit parfois à la télé puissent se dérouler à deux pas de chez moi. Des détonations éclataient. Des coups de sifflet retentissaient près de l'hôtel de ville et de la bibliothèque. Les bruits se sont éloignés, puis se sont rapprochés, comme si les bandes poursuivies par les gendarmes cherchaient l'affrontement puis le fuyaient.

Soudain, tout près, dans la rue parallèle, des sirènes de pompiers ont retenti. Deux ambulances rouges ont franchi le carrefour, se sont engagées dans notre rue et se sont garées l'une derrière l'autre le long du trottoir. Elles stationnaient à moins de trente mètres de chez nous et, du haut de ma cabane, non seulement j'étais aux premières loges pour voir les pompiers, mais je les entendais parler dans leur radio.

Les portes de la première ambulance se sont ouvertes. Des pompiers sont descendus avec des civières et ont couru vers le carrefour. Peu de temps après, ils sont revenus avec deux

blessés. La vue du sang sur les visages de ces jeunes m'a fait très peur. Dès qu'ils ont été installés, l'ambulance a démarré et le conducteur a lancé à son collègue du second véhicule :
« Bouge pas ; un gendarme a été touché. On va te l'amener... » Le pompier a levé la main pour confirmer qu'il restait sur place. La première ambulance s'est éloignée doucement sans faire hurler sa sirène. Seul le gyrophare bleu indiquait qu'elle prenait la rue de la gare.

Soudain, une dizaine de gars a déboulé en courant. Ils ont remonté la rue. Instinctivement, j'ai baissé la tête, parce qu'ils criaient des menaces et brandissaient des branches et des barres de fer récupérées sans doute sur un chantier voisin. C'était clair : ils voulaient se battre. Les yeux au ras de ma fenêtre, je les ai vus atteindre l'ambulance et la dépasser de quelques mètres. Le pompier était en train de parler dans sa radio. Plusieurs types ont continué à courir, mais quelques-uns se sont arrêtés. Ils ont pointé le pompier du doigt, le désignant probablement comme un mouchard qui indiquait leur passage à

a police. Ils ont rebroussé chemin, ont entouré la voiture et se sont mis à taper dessus. Les phares et le parebrise ont volé en éclats. Le pompier a fait ronfler le moteur et a tenté de de démarrer, mais ils ont réussi à ouvrir sa portière, à agripper ses vêtements et à l'arracher de son siège. Le malheureux est tombé sur le trottoir. Il a essayé de se relever pour s'enfuir, mais une planche s'est abattue sur lui. Il est retombé, les bras enroulés autour de sa tête pour se protéger. Alors, les autres se sont déchainés, ils lui ont balancés des coups de pied partout, sur les jambes, le dos, le ventre... Sa casquette a roulé dans le caniveau.

C'est à ce moment-là que je l'ai remarqué.

Il était plus costaud que les autres, plus excité aussi. Il portait des rangers militaires, un pantalon kaki et une sorte de débardeur qui laissait apparaître ses épaules tatouées et ses gros bras musclés. Il tenait un bâton qui ressemblait à un manche d'outil. Il frappait, frappait de toutes ses forces. Des coups de sifflet ont retenti dans une rue voisine. Tous les

agresseurs ont pris la fuite, sauf lui. Il a jeté un regard en direction du haut de la rue. Les sifflets se rapprochaient, mais personne se ne montrait.

Le pompier a desserré ses bras et a posé une coude sur le trottoir, espérant sans doute se relever. Le voyou a poussé un cri de rage et lui a flanqué un dernier coup de manche de pioche sur la nuque et le crâne. L'homme est retombé à plat dos sur la chaussée.

Trois gendarmes casqués sont arrivés à ce moment-là au carrefour.

Ils ont hurlé :

« Hé ! Toi, là-bas ... »

La brute les a regardés et, avant de prendre la fuite, il a shooté une dernière fois en plein dans le visage du pompier. Comme s'il tirait un pénalty !

Les gendarmes se sont lancés à sa poursuite, mais le voyou avait de l'avance. Il a traversé la rue et a disparu momentanément de mon champ de vision. Puis j'ai vu deux mains saisir le sommet du mur de notre jardin et son visage émerger dans un rictus provoqué par

l'effort. Il a fait un rétablissement, a passé une jambe par-dessus la clôture, s'est hissé sur la faitage et a sauté dans le massif de pivoines. Il a fait quelques pas hésitants, puis il s'est dirigé vers mon arbre. En le voyant arriver, je n'ai pas pu m'empêcher de pousser un cri. Alors, le gars a relevé la tête et il m'a vu. Je suis resté pétrifié comme une statue, incapable du moindre geste. Nos regards se sont croisés une fraction de seconde. Ma peur était si violente à ce moment-là que son image s'est gravée comme au fer rouge dans ma mémoire. Il avait le crâne rasé et chaque épaule tatouée du même aigle déployant ses ailes. Il portait deux piercings à la lèvre inférieure et deux également à chaque narine. Ses sourcils étaient tellement fournis qu'ils se rejoignaient au-dessus de son nez, aplati comme celui d'un boxeur. Et puis il avait des yeux... des yeux de cauchemar ! Je n'oublierai jamais son regard, marron clair, presque jaune ; un regard chargé de violence et de haine...

Un coup de sifflet strident nous a ramenés brusquement à la réalité. Un gendarme

franchissait le mur à son tour. Le voyou est reparti à toute allure vers le fond du jardin. Il a escaladé le mur qui nous sépare de la voie de chemin de fer au moment où trois gendarmes retombaient dans les pivoines de maman.

1. Comment le personnage principal se prénomme-t-il ?

- a) Marc
- b) Vincent
- c) Jules

2. Quel métier Maître Tenders exerce-t-elle ?

- a) Avocate
- b) Juge
- c) Policière

3. Lors de quel mois s'est déroulé le crime ?

- a) mars
- b) avril
- c) mai

4. Où se trouve le narrateur pour suivre le match ?

- a) dans sa cabane
- b) sur sa terrasse
- c) dans son jardin

5. À quel héros de la littérature le narrateur se compare-t-il lorsqu'il est seul, caché dans sa cabane ?

- a) Robinson Crusoé
- b) Tintin
- c) Astérix

6. *Quel fonction la victime exerce-t-elle ?*

- a) gendarme
- b) footballeur
- c) pompier

7. *Comment l'agresseur était-il vêtu lors de l'attaque ?*

- a) Il portait des rangers, un pantalon kaki et une sorte de débardeur.
- b) Il portait des tennis, un pantalon kaki et une sorte de débardeur.
- c) Il portait des rangers, un pantalon beige et une sorte de polo.

8. *Quel oiseau est tatoué sur chacune de ses épaules ?*

- a) un faucon
- b) une buse
- c) un aigle

9. Quel jour l'agression s'est-elle déroulée ?

- a) un samedi
- b) un dimanche
- c) un lundi